

bonheur me rafraîchit l'âme, en me ramenant aux beaux jours évanouis. Oh, Mary ! que je voudrais voir ma mission accomplie, mes vengeances satisfaites, ma tâche terminée ! Ce serait une nouvelle vie pour moi de fuir ces terribles scènes d'extermination où mon sang bouillonne, où mes forces s'usent, et de trouver dans quelque solitude paisible, une existence bénie, adorée, auprès de vous.

—Ne pouvez-vous donc satisfaire immédiatement ce désir, cher Walter ? Laissez, laissez à d'autres mains cet horrible labeur, vous qui étiez né pour le repos et la paix.

—Je ne le puis encore. Il y en a un encore qui doit disparaître de la terre des vivants ; ensuite je quitterai cette vie cruelle et impie à laquelle m'a condamné jusqu'à ce jour mon misérable sort.

—Quellé est cette dernière victime ?

—Wontum. Depuis deux jours j'ai eu cent occasions de le tuer, ce monstre ! mais la pauvre femme et son enfant l'ont sauvé.

—Comment cela ?

—Elle était sa prisonnière : je voulais la délivrer. Si j'avais fait feu sur ce chien sauvage, toute sa bande se serait aperçue de ma présence, je n'aurais plus rien pu faire pour elle ; on l'aurait hachée sur place à coups de tomahawk. J'ai donc mis de côté ma vengeance, pour sauver la captive.—Oh ! la nuit dernière, quand j'ai pénétré dans le wigwam où elle était chargée de liens, je me suis penché sur le Pawnie, mon couteau est sorti tout seul de son fourreau, le cœur de l'ennemi l'attirait ! Mais je me suis retenu ; il fallait délivrer la mère et l'enfant. Un geste, un souffle, pouvaient donner l'alarme, la bande se levait comme un tourbillon, tout était perdu. J'en aurais tué beaucoup après lui, cela est certain ; mais le nombre aurait fini par triompher. Pour le salut de Manonie, pour celui de son pauvre petit enfant, pour le bonheur de l'époux et du père qui aime si tendrement ces deux chères créatures, j'ai consenti à épargner cette bête fauve. D'ailleurs, je ne veux pas le tuer endormi, ce Wontum : je veux qu'avant sa mort, mon regard le glace d'effroi, je veux qu'il sache quel est CELUI qui a si longtemps poursuivi lui et sa tribu, semant parmi eux la terreur.

—Mais qui donc êtes-vous ? Dites-le moi, Walter, je vous en prie. Expliquez-moi pourquoi vous avez si longtemps levé sur les Pawnies des mains ensanglantées. Sans doute vous exerciez une juste vengeance, je le crois ; cependant j'ose vous demander le motif... le secret redoutable que vous gardez au fond du cœur... le moment n'est-il pas venu, ami bien cher, de vous confier à moi ?

—Bientôt, oui bientôt ; avant notre mariage vous saurez tout. Pour le moment, je vous en conjure, contentez-vous de ce qu'il m'est permis de vous dire ; et fiez-vous à ma loyauté et à mon amour pour vous, chère Mary.

Walter réunit dans les siennes les deux mains mignonnes de la jeune fille et les serra affectueusement, en silence.

—Mary ! lui dit-il tout-à-coup, regardez donc dans la vallée.

Elle tourna aussitôt les yeux dans la direction indiquée.

—Voyez, continua Walter, précisément derrière cette grande roche noire, sur la rive de Sweet-water.

—J'aperçois... Oui, ce sont des cavaliers qui s'avancent.

—En effet : c'est le mari de Manonie avec les militaires du Fort. Vraiment, je suis heureux de songer que cette pauvre mère et son enfant sont ici et vont lui être rendus. Chose inexplicable, mais que j'attribue à une sympathie bien naturelle, chaque fois que j'ai entendu la voix de cette jeune femme il m'a semblé qu'un écho s'éveillait dans mon cœur, qu'un souvenir évanoui se retrouvait au plus profond de mon âme... Oh ! mais voyez ; les cavaliers descendent au galop une pente rapide : sans doute Marshall s'attend à trouver ici les objets de son affection. Qu'il arrive vite ! le bonheur l'attend ici.

—Eveillera-t-elle Manonie ?

—Ce sera le meilleur. Ma première pensée avait été de respecter son sommeil, et de ménager à son mari la joie de la surprendre ainsi par sa présence : Mais je craindrais les effets

d'une joie trop soudaine et violente. Eveillez-la ; qu'elle puisse voir arriver ses amis !

Mary fit un mouvement pour s'éloigner ; Walter la rappela.

—Chère ! dit-il, votre père est avec eux : ne serez-vous pas bien joyeuse de le revoir ?

—Ah oui, comme je vais l'embrasser !

—Ils seront tous ici dans une demi-heure.

A ce moment Manonie apparût sur la porte de la cabane.

—Voyez là bas dans la vallée ? s'écria-t-elle avec une exaltation joyeuse ; voilà nos amis qui arrivent ! voilà le bonheur !

Elle n'avait pas achevé ces paroles qu'un tourbillon de Sauvages s'élança de derrière les rochers environnants. Quindaro écrasé par vingt guerriers, se vit renversé et maintenu sur le sol, pieds et poings liés, en dépit d'une résistance désespérée et de ses efforts surhumains.

La malheureuse Manonie était de nouveau prisonnière, et avec elle l'homme dévoué qui avait bravé tant de périls pour la délivrer. Mary Oakley fut également garottée. Sa mère eût un meilleur sort : elle fut renversée d'un coup de tomahawk ; son âme innocente et pieuse, devenue libre à jamais, pût prendre son vol vers le séjour des anges.

Wontum s'était aperçu de la fuite de Manonie peu d'heures après son évasion : avec son infernale perspicacité qu'aiguïssait la rage, il parvint à découvrir la fuite des fugitifs et se lança à leur poursuite.

Accompagné de sa terrible bande, il était arrivé à la cabane de l'Ermite peu d'instants après ses victimes : mais la crainte superstitieuse que les Pawnies avaient du vieillard, les empêcha de violer l'asile choisi par Manonie : ils attendirent qu'elle en fût sortie.

Pendant que Walter et Mary causaient paisiblement insoucieux du péril ignoré, les yeux de Wontum, fascinateurs et funestes comme ceux du serpent à sonnettes, couvaient cette double proie, objet d'une haine mortelle. Il reconnaissait le libérateur de Manonie ; il reconnaissait le meurtrier de l'Indien trouvé gisant au pied du rocher ; il reconnaissait l'homme détesté et redouté qui, depuis si longtemps, semait la mort et l'effroi parmi les tribus Sauvages.

Du même coup d'œil, Wontum voyait arriver les troupes dans la vallée lointaine. L'heure était propice pour la vengeance et le triomphe !

En effet Wontum, avait gagné une effrayante revanche !

Il s'assit sur le gazon à côté de ses victimes en les narguant du regard, avec un mauvais sourire.

—Ugh ! dit-il au bout de quelques instants en montrant du doigt les troupes qui s'approchaient dans le lointain ; Chiens Blancs, voyez-vous arriver vos amis ; sans doute vous préféreriez partir avec eux ?...

Quindaro ne répondit rien. Il comprenait parfaitement que le Sauvage pensait à mal, et ne cherchait qu'un prétexte, un mot, un signe pour rendre plus cruelle encore la misérable position de ses prisonniers. S'il n'eût été retenu par la crainte d'attirer sur ses malheureuses compagnes d'atroces représailles il aurait essayé de recommencer la lutte, car sa fureur était comparable à celle du tigre pris au piège.

Il regarda Manonie, également chargée de liens comme lui. L'infortunée avait les yeux noyés de larmes ; tout en tenant son petit garçon convulsivement serré contre sa poitrine, elle jetait d'avidés regards sur ces amis qui arrivaient, hélas ! trop tard, des confins de la vaste plaine. Evidemment il n'y avait aucun espoir de ce côté, car le Pawnie les avait aperçus et n'aurait pas l'imprudence de les attendre.

Mary Oakley se roulait sur le sol, auprès du cadavre de sa mère, dans les transports d'une douleur frénétique. Ses cris déchirants avaient touché une bête féroce, mais Wontum, inaccessible à tout sentiment humain, prêtait l'oreille à ce concert de douleurs, comme un dilettante savoure un beau passage de musique.

Après s'être rassasié de vengeance il donna l'ordre du départ. La horde Sauvage se forma en demi-cercle, poussant devant elle, comme un troupeau d'animaux captifs, Quindaro,